

## Fréron sur Holberg

Olsen, Michel

*Publication date:*  
2007

*Document Version*  
Peer-review version

*Citation for published version (APA):*  
Olsen, M. (2007). Fréron sur Holberg.

### General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain.
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal.

### Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact [rucforsk@ruc.dk](mailto:rucforsk@ruc.dk) providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

## Fréron om Holberg/Fréron sur Holberg

### Dansk

Nedenfor følger to omtaler af Holbergs *Moralske tanker*, samt en anden artikel hvor Holberg nævnes. De findes i Élie Frérons tidsskrift *L'année littéraire*. Tidsskriftet er genoptrykt i Slatkin Reprints, Genève 1966 *Moralske tanker* var blevet oversat til Fransk, som det fremgår af Frérons tekst. Uddragene er scannet og jeg har anvendt en rettemakro på dem, men de er endnu ikke blevet systematisk korrekturlæst. De er dog læselige og kunne være af en vis interesse for Holbergforskere.

### Français

Je donne ici deux comptes-rendus des *Pensées morales* de Ludvig Holberg, ainsi qu'un autre extrait concernant Holberg. Ces textes se trouvent dans *L'année littéraire* d'Élie Fréron La revue de Fréron a été reproduite dans Slatkin Reprints, Genève 1966. Comme indiqué dans le texte de Fréron, les pensées morales de Holberg avaient été publiées en français. J'ai numérisés les extraits, puis je leur ai appliqué une macro correctrice, mais il n'y a pas (encore) eu de correction d'épreuves systématique. Cependant le texte est lisible et pourrait présenter un certain intérêt pour les holbergistes.

<i>Pensées Morales</i> . . . . .	1
<i>Suite des Pensées Morales du Baron de Holberg</i> . . . . .	11
<i>Lettre à M. Fréron sur un Article d'un Journal Anglais, concernant le Baron de Holberg</i> . . . . .	17

## 1754 VOL 4, Slatkin p. 283

### LETTRE II *Pensées Morales*.

Les pensées morales sont devenues à la mode dans toutes les Nations. Ce genre si épuisé parmi nous, si inutilement tenté depuis les *la Rochefoucaults*, les *la Bruyères*, semble avoir pris une nouvelle forme dans la Littérature Danoise. Vous en jugerez, Monsieur, d'après un Livre en deux Volumes in-12, intitulé : *Pensées Morales par M. le Baron de Holberg, traduites du Danois en François par M. J. B. D. R. de Parthenay*. Comme cet ouvrage, imprimé à Copenhague, est fort rare ici, vous me sçauvez gré de vous le faire connoître. Ce qui doit inspérer beaucoup de confiance pour cette traduction, c'est qu'elle est précédée d'une sorte d'approbation du Baron de Holberg lui-même. Les termes dont il s'est servi sont remarquables : *J'ai lu cette traduction de mes Pensées Morales & la trouve conforme à l'original. L'AUTEUR.*

M. le Baron de Holberg avoue dans une courte Préface qu'il est *un peu singulier* dans sa Morale. Il vous le paroîtra encore, Monsieur, dans son *Discours Préliminaire*. Il pense avec raison que le principal objet de tous ceux qui cultivent les Lettres doit être de présenter aux hommes la vérité sous des traits agréables. C'est d'après ce principe judicieux qu'il fait l'éloge de la saine Critique, & qu'il met  
Tome IV. B

### 26 L'ANNEE

*Boileau* au nombre des Philofophes moraux. Mais le reproche qu'il lui fait d'avoir

nommé les mauvais Ecrivains ne me paroît pas fondé. Ces Ecrivains se sont fait beaucoup plus de tort en mettant eux-mêmes leurs noms à leurs ouvrages, & en voulant à toute force composer en dépit de *Minerve*. Les Anciens alloient plus loin, & nommoient les personnes dont ils décrioient les mœurs -, ce qui étoit sans doute un abus de la Satyre. Mais pour les Auteurs, *Horace* & *Longin* même ne se sont jamais fait scrupule de parler ouvertement des *Cotins* de leur temps.

Malgré toutes les précautions que M, le Baron *de Holberg* a cru devoir prendre dans ses écrits satyriques, il nous apprend qu'ils *ont causé de grands mouvemens* en Danemarck. « Il faut l'attribuer, ajoute-t-il, au tempéramment & à la constitution des gens du Nord qui ne peuvent pas supporter la raillerie aussi tranquillement que les François & les Anglois. » Vous n'auriez pas soupçonné les Allemands d'être naturellement moins tranquilles que les François. Le principe du climat est si fécond, qu'il se plie à tous les objets, & que

### LITTÉRAIRE. 27

chacun y voit précisément tout ce qui peut être à son avantage. Ainsi les Peuples du Midi sont, dit-on, extrêmement vifs & sensibles, parce que la chaleur en étendant les fibres de leurs corps anime les organes de leur esprit. Les Peuples du Nord prétendent aussi avoir en partage la plus grande vivacité. Le froid, disent-ils, qui resserre nos pores, rassemble toute notre sensibilité, &c concentre, pour ainsi dire, la chaleur dans notre ame. Ce que je trouve d'admirable dans le principe du climat, c'est qu'il prouve que les François sous la Zone tempérée doivent être les Peuples les plus raisonnables & les plus modérés de toute l'Europe.

Le Baron *de Holberg* distingue deux sortes de morale. Celle qu'il appelle sérieuse traite avec méthode des liens de la société, explique la loi de la Nature, & est le plus souvent *aussi ennuyeuse qu'édifiante*. L'Auteur ne s'est jamais adonné qu'à la morale qu'il appelle *enjouée*. Il la divise elle-même en plusieurs classes ; il y fait entrer les Romans & les regarde comme une des manières ingénieuses de former les mœurs. Il blâme ceux qui ne semblent destinés que pour  
Bij

### 28 L'ANNÉE

occuper l'oisiveté, tels que *l'Ane d'or* d'*Apulée*, & *l'Argenis* de *Barclai*. Il convient que le *Télémaque* passe pour le Chef-d'œuvre de ce genre. « Mais comme dans beaucoup de choses j'ai un goût particulier, j'avoue ingénument que je ne puis pas y découvrir contes les beautés que les autres y trouvent. Tout ce qu'on en peut dire, selon mon petit sentiment, c'est que l'ouvrage est utile & orné, mais cependant tel qu'on en pourroit faire un aussi beau, sans recourir à la magie. » L'Auteur examine ensuite si les Lettres de *Paméla* doivent être considérées comme un Roman moral, il nous apprend que ce petit ouvrage a excité en Angleterre & dans le Nord de grandes Factions, *l'une de Pamélistes, & l'autre d'AntiPamélistes*. Ces derniers n'y trouvoient que le caractère d'une *dévote coquette* & d'une *fille rusée* qui possédait *l'art d'attirer un homme dans ses filets*. D'autres en ont fait un modèle de vertu, & « il s'est même trouvé (en Angleterre) des Ecclésiastiques qui ont recommandé en Chaire la lecture de cette Histoire. Le Baron tient un milieu, entre ces deux excès; mais il me

### Littéraire. 29

paroit porter un peu trop loin la rigueur de la morale, qu'il avance qu'il eût été plus décent qu'au dénouement *Paméla* eût gardé le célibat. M. de *Holberg* blâme peut-être avec plus de raison l'uniformité de nos dénouemens de Comédie qui finissent toutes aussi par un mariage. Cependant c'est le terme ordinaire de toutes les intrigues comiques qui se passent dans le monde & qui peuvent être mises sur la scène. Le mariage doit donc être aussi la fin de la Comédie, qui est une imitation des mœurs.

Notre Auteur, après avoir parcouru tous les genres de la morale, se loue sans façon lui-même, & s'applaudit d'avoir moralisé de toutes les manières. « Dans mon Histoire des Héros, écrite sur le plan de *Plutarque*, on trouve une morale mâle & sérieuse. Dans mes Satyres il y a *du sel, du poivre* & de tout ce qui pique, mais qui guérit en même temps. Mes Comédies *ont de l'enjouement* & des vérités mêlées avec de la plaisanterie. J'ai cherché principalement à introduire des caractères, que ni *Molière* ni d'autres n'ont point encore touchés. Tels sont en-

B iij

### 30 L'Année

tr'autres les caractères du *Potier d Etain politique*, ou de *l'Homme d'Etat imaginaire*, de *la Journalière*, de *l'Homme occupé de rien*, de *la Comédie sans tête & sans queue*, ou des *Frères opposés de sentiment*. Mes *Epigrammes Latines*, comme mon *Voyage souterrain*, sont remplies de paradoxes meoraux, parce que je m'y suis proposé d'attaquer les erreurs vulgaires, & de distinguer, dans les vertus & dans les vices, la réalité de l'apparence. »

Un Auteur qui se loue ainsi lui-même n'est guères porté à rendre justice aux autres. Il n'est donc pas étonnant que le Baron Danois fasse peu de cas des *nouveaux Moralistes François*. Il en dit assez de mal. Cependant il cherche à les disculper aux dépens de notre Nation, & il s'efforce de faire retomber sur elle le défaut de nos Ecrivains. Chaque siècle, dit-il, a son goût ; & il en est des écrits des François comme de leurs habits, qui sont sujets à tant de changemens ■ que ce qui passe pour ornement dans une année, est regardé

\* Voyez ce qu'on a dit du Théâtre Danois en général, & en particulier des Comédies de M. le Baron de *Holberg*, dans le Tome cinquième *des lettres sur quelques Ecrits de ce Temps*, Page 180.

### LITTÉRAIRE. 31

l'année suivante comme un ridicule. » Est-il une Nation au monde qui n'ait point été sans cette inconstance dans la manière de s'habiller, & dans toutes les choses qui sont purement arbitraires, c'est-à-dire, exposées à des changemens continuels & justes, puisqu'on ne sçauroit donner aucune raison qui doive nous y fixer. Le seul point de parallèle qu'il y ait entre les écrits des François & leurs habits, c'est peut-être que nous avons également, dans ces deux objets si différens, servi de modèles à toute l'Europe. On ne peut se dissimuler néanmoins que le nombre de nos bons Ecrivains ne soit prodigieusement diminué. « J'ai entendu en France, dit le Baron de *Holberg*, plusieurs personnes sensées se plaindre de la décadence du bon goût, qui a maintenant pris le dessus ; & des Auteurs mêmes se plaignoient de ce qu'ils étoient obligés de composer leurs ouvrages selon le goût d'à présent. »

Complaisance rare ! Prétexte ridicule, dont ils s'efforcent de couvrir leur foiblesse. Jamais le goût du siècle n'a été plus épuré ; & ce qui le démontre, c'est le mépris que l'on a pour toutes les misérables productions

## 32 L'ANNÉE

dont on surcharge la Littérature. Que ceux qui se plaignent du Public daignent lui donner des chefs-d'œuvres, & le Public cessera de se plaindre d'eux : ils oseront d'autant plus applaudis, que les bons ouvrages sont aujourd'hui plus rares.

Les *Pensées Morales* de l'Auteur Danois ne sont point détachées, ainsi que le titre paroît l'annoncer. Ce sont des discours moraux, dont chacun a pour texte une Epigramme Latine & morale, tirée d'un Recueil de Poësies de ce genre publié il y a quatorze ou quinze ans par le même Auteur. Il faut convenir qu'il avoit renfermé dans ses vers Latins tant de choses si profondes & si resserrées, qu'elles avoient besoin de cette espèce de Commentaire. Pour vous donner une idée de sa Poësie Latine, il suffira de vous citer la première des Epigrammes qui sert de texte au premier Discours. Ces pièces sont dans le goût à *Owen*, qui affecte le plus souvent de répéter les mêmes fons & de jouer sur les mots. Voici celle du Baron sur *OLUS*, homme d'une épargne sordide :

*Heu ! Quales sordes ! Rimosas negligis ædes,  
Dente tota Domus labitur in Dominum.*

## LITTÉRAIRE. 33

*Sumptibus ut parcas, miscere confumeris ipose :  
OLVS inops moritur, ne minuantur opes.*

Le premier Discours roule donc sur l'avarice, que l'Auteur regarde comme une chose *étonnante & presque incompréhensible*. Il soutient que l'on ne sauroit rendre raison de l'avarice, qu'il compare à l'attraction générale, découverte par *Newton*. L'Or attire les avares en raison de sa masse.

L'Auteur parle ensuite de la prodigalité d'un homme pauvre : autre phénomène qu'il rapporte encore à la Physique. Il paroît même y avoir contradiction dans les termes : il est très-naturel qu'un homme prodigue devienne pauvre ; mais on ne voit pas comment un homme exactement pauvre peut encore prodiguer son bien, c'est-à-dire, comment un homme qui n'a rien donnerait beaucoup.

M. de *Holberg* observe que « dans le Nord on juge de la prodigalité d'un homme *par sa table & par sa cuisine*. Ainsi qu'elles sont bien pourvues & que sa table est garnie de beaucoup de plats, on dit que c'est un homme qui sçait *faire rouler* son argent. On ne

B v

## 34 L'ANNÉE

fait point réflexion que l'argent peut aussi bien rouler d'une autre manière, & que pour chaque habit brodé qui s'use dans un an, on pourroit avoir *nombre de Chapons rôtis*. »

L'Auteur, en commentant sa sixième Epigramme, fait voir le ridicule de ceux qui sont avides de titres. Il est très-court sur cet article, persuadé que la démangeaison d'avoir un rang ressemble à la vanité des femmes dans les ajustemens. Il raconte à ce propos qu'un Prédicateur fit un jour un très-beau sermon pour engager à diminuer la hauteur des Fontanges : tout le monde convint

de la solidité de ses raisons, (que je ne chercherai pas) & quand il eut déclamé un certain temps, les Fontanges augmentèrent d'un étage.

Notre Moraliste dans son troisieme Discours, avance comme un Paradoxe, que l'on devrait étudier la science des Mœurs avant la Théologie. Mais c'est précisément le cours ordinaire des études, du moins en France. Après avoir appris aux jeunes gens les Belles-Lettres & l'art de bien parler, on leur enseigne la Logique que suit de près la Morale, & l'on réserve pour un âge plus

*LITTERAIRE.* 35

mûr les connoissances Théologiques. Je ne sçaurois passer à l'Auteur d'avoir attaqué en cet endroit *les Catholiques Romains, sur-tout les Jésuites*, qu'il appelle *Précepteurs intéressés*. Ces injures aussi fausses que déplacées sont plus dignes d'un Luthérien que d'un Philopophe.

J'aime mieux la proportion qu'il fait de mettre l'Agriculture au nombre des sciences Académiques ; cette idée est assurément très-bonne; mais elle est développée d'une manière bien singulière. « Il ne faut pas blâmer celui qui met les Paysans & les habiles Laboureurs au rang des Professeurs en Physique, puisqie l'Agriculture est la partie la plus noble & la plus intéressante de la science des choses naturelles. Pour moi, je tiens pour sçavant homme celui qui possède une science, soit qu'il l'ait apprise en Grec, en Latin ou dans sa langue maternelle, soit qu'il l'ait acquise par la lecture ou par l'expérience ... Si la science de l'Agriculture devenoit Académique, je ne pense pas que les neuf Muoses eussent sujet de se plaindre. Car les Académies sont fondées pour cultiver les études qui peuvent être

*36 L'ANNÉE*

avantageuses à l'Eglise, à l'Etat & à la Société Civile. On ne s'embarrasse pas de sçavoir qui a plus étudié, mais qui a étudié plus utilement. Sur ce pied là, je ne vois pas qu'on ne puisse donner le titre de Maître es Arts, & le bonnet de Docteur à un Laboureur avec autant de raison qu'à un Grammairien, à moins qu'on ne veuille dire qu'il est plus important de ranger des mots & de faire des gloses, que d'améliorer une partie d'un Pays ; ou qu'il y a plus de mérite à purger un vieux Poète des fautes du Copiste, qu'à défricher un champ. » Vous comprenez, Monsieur, que par le mot *Académie*, l'Auteur entend les Universités de Dannemark, Nous faisons mieux en France, & nous ne donnons le bonnet de Docteur ni à un Laboureur ni à un Grammairien. Des Mémoires sur l'Agriculture sont souvent dans notre Nation des travaux Académiques, sans que nos Académiciens soient des Laboureurs. La pratique ou l'exercice d'une science n'est jamais qu'un Art. C'est la théorie qui distingue & qui constitue la Science. Ce Discours, qui renferme plusieurs singularités est plein de comparaisons & de

*LITTÉRAIRE.* 37

Proverbes Danois. *Il faut s'appliquer à fermer & à calfeutrer un tonneau avant de mettre du vin dedans. . . On peut remplir sa maison d'un si grand nombre de convives, qu'on n'ait pas de place pour se tourner soi-même, De même on peut remplir sa tête de tant de pensées de cervelles étrangères, qu'à la fin sa propre cervelle soit hors d'état de penser.*

Dans le quatrième Discours, notre Auteur fait connoître le but de ses études. Ce n'a point été l'envie de s'immortaliser ; la gloire vient trop tard, & quand on ne

peut plus en jouir. Pourquoi donc étudier ? Pour étudier. *Ut studeam, studeo*. Je vous avouerai, Moniieur que cette pensée me paraît avoir besoin d'un commentaire. Voyons si celui de l'Auteur l'éclaircira. Il examine d'abord les chagrins & les plaisirs qu'un Ecrivain peut rencontrer dans sa carrière : peu de récompenses. Quand *Jupiter* hait un homme, il le fait Auteur, & le plus habile ressemble souvent à *l'Araignée, qui travaille pour rien. Les mauvais Livres rapportent quelquefois plus que les bons*. Le Baron de *Holberg* nous apprend qu'il n'a pas à se plaindre de ce côté là. S'il a semé avec peine, il a

### 38 L'ANNÉE

moissonné, *quoique la recette n'ait pas été aussi riche que bien des gens se le sont imaginé*. L'Auteur ne seroit-il pas de ce nombre? Il a cependant essuyé, dit-il, bien des Critiques dans sa Patrie, Il est bien incommode d'écrire dans une chambre pleine de mouches & d'autres insectes, & où on est contraint de tenir la plume d'une main, & l'émouchoir de l'autre. Dans une autre Epigramme, le Poète fait le portrait de ceux qui veulent allier la dévotion au libertinage. Il remarque qu'en matière de Religion il y trois manières de corriger les hommes ; les Fanatiques avec de *bons médicamens*, les Hérétiques par des raisonnemens, & ceux qui commettent des impiétés par des peines corporelles. Le Baron de *Holberg* rapporte à ce propos la harangue courte & pathétique d'un certain Général : « Anglois, qui êtes bien nourris, & qui mangez du bœuf bien gras, vous laisserez-vous battre par quelques Efpagnols qui ne vivent que d'oranges & de citrons » Voici un fait arrivé dans la dernière guerre entre la Suède & le Dannemark. « Une Barque Jutlandoise ayant rencontré en

### LITTÉRAIRE. 39

mer un gros vaisseau qui faisoit beaucoup d'eau & qui étoit prêt à couler à fond, l'équipage Suédois lui demanda du secours, & les Jutlandois alloient lui en donner ; mais quand ils s'apperçurent que les Suédois étoient du double plus nombreux qu'eux, ils joignirent les mains, & dirent : *Coulez à fond, au nom du Seigneur*. » Il est étonnant qu'un Philosophe moral, tel que M. *Holberg* excuse une pareille action. Qu'avoient à craindre les Jutlandois quoiqu'insérieurs en nombre ? Le Vaisseau ennemi qui les imploroit, ne l'étoit plus alors, & les Suédois ne les auraient point attaqués dans l'instant même où ils leur auroient dû la vie. On peut trouver un monstre d'ingratitude ; mais jamais un corps entier de Militaires ne sera composé de scélérats. Quand on supposeroit que cette crainte des Jutlandois fût fondée, elle ne sçauroit autoriser leur barbarie, parce que rien ne peut dispenser des loix de humanité.

M. *Holberg* reprend bientôt le caractère de douceur qui convient si bien aux Sçavans & surtout aux Moralistes.

### 40 L'ANNÉE

Voici le code pénal qu'il propose en matière de Religion « Un Athée qui tache d'établir son incrédulité, & qui sappe par là les fondemens de la société, mérite d'être *chassé d'une ville*.... Un zélé Anabaptiste, qui tient pour un péché la condamnation à mort d'un malfaiteur, mérite d'être *privé de la charge de Juge*, & un Quaker qui soutient qu'une guerre, même défensive, est contraire à la Loi divine, *ne doit point être fait Commandant d'une Place Frontière*. M. de *Holberg* fait ensuite le

portrait des Prédicateurs Danois. On voit, dit-il, un homme porter un habit brodé, des gands blancs, des cheveux *chargés d'autant de farine de froment qu'il en faudroit pour le repas d'un pauvre homme*, & traverser les rues dans une chaise à porteurs dorée pour aller faire *le Convertisseur*,

Le Baron s'élève contre les réformateurs, & les regardant comme indignes de ses remèdes moraux, il les renvoie aux Médecins ; il a reconnu par sa propre expérience que c'étoit la meilleure méthode. Mon esprit de réformation, dit-il, a souvent cessé avec le

#### LITTÉRAIRE. 41

Paroxysme.... \* C'est une fausse dévotion qui peut être dissipée par une saignée ; c'est un faux zèle qui peut se guérir par le moyen d'un clystère.

L'Auteur montre combien il est injuste de haïr un homme qui n'a pas le bonheur de connoître la vraie Religion ; c'est-à-dire, qui n'a pas *la faculté ou l'esprit* de découvrir quelle est la doctrine la plus saine. « Un Juge de campagne condamnoit un Juif *parce*, disoit la Sentence, *qu'il est en état de bien payer, & que d'ailleurs ses pères ont fait mourir le Sauveur.* »

Quelques-unes de ces *Pensées Morales* ont pour objet les louanges que l'on prodigue aux Grands. J'en serois flatté, disoit judicieusement un Empereur, si elles venoient de personnes qui eussent la liberté de louer ou de blâmer. La réputation est souvent l'ouvrage des préjugés, sur-tout celui des petites intrigues. La vertu qui est toujours modeste, parvient rarement à la gloire. L'esprit & le manège y conduisent à coup sûr. Un Baillif Danois étoit dé-

\* Mot Grec composé, qui signifie l'augmentation d'une douleur ou d'une maladie. Le *Paroxysme* de la fièvre est un accès avec, redoublement.

#### 42 L'ANNÉE

crié dans la Capitale, & universellement estimé dans le lieu de sa Jurisdiction. Il dit à M. de Holberg, qui s'étonnoit de ce contraste. « Les Villageois & le peuple qui me veulent du bien sont éloignés de la Capitale, & d'ailleurs ne seroient pas à portée de m'y faire une réputation. Mais les personnes de considération, contre les violences desquelles je défens ces Villageois & ce même peuple, correspondent avec la Capitale, & m'y sont passer pour un méchant homme.

M. de Holberg mêle à ses pensées morales celles des anciens Philosophes qui lui paroissent singulières, & par-là dignes d'entrer dans son plan. Telle est cette maxime de Chrysippe : *Celui qui se comporte mal déplaît aux Dieux, celui qui se comporte bien déplaît aux hommes.* Elle n'est guères susceptible d'application, & ne convient certainement pas aux mauvais Ecrivains qui déplaisent à la fois aux Dieux & aux hommes : *iratis Diis atque Poetis.* La Philosophie nous a appris jusqu'à présent, que la sagesse pouvoit rendre l'homme véritablement heureux; le nouveau Moraliste veut prouver par une

#### LITTÉRAIRE. 43

Epigramme, que les fous & les sots peuvent seuls aspirer au bonheur. Quel service ne rendra-t-il point à l'humanité par une découverte qui va multiplier prodigieusement le nombre des heureux ! Il s'appuye de ce passage d *Horace*:

*Prætulerim delirus inersque videri,  
Dum mea delectent mala me vel denique fallant ?  
Quàm sapere & ringi.*

Il est nécessaire, Monsieur, de remarquer qu'*Horace* ne parle point ici de la sagesse, mais du sçavoir. Autrement ce seroit une pensée fausse, puisque le sage ne se fait point de chagrins chimériques, & sçait rendre plus supportable la douleur même ; au lieu que les fous n'ont jamais de plaisirs réels, puisqu'ils ne sçauroient connoître leur bonheur.

M. de *Holberg* cesse d'être *paradoxal*, quand il parle de nos Comédies. Il se plaint que nous avons abandonné la route des *Regnards* & des *Molieres*, en un mot la belle nature, pour marcher dans de petits sentiers cent fois rebattu (sic), où les Auteurs tragiques ne vont encore que guindés sur des échasses. Je

#### 44 L'ANNÉE

me suis souvent élevé contre le mauvais goût qui s'introduit sur notre Théâtre. Ceux qui défigurent la scène par leurs productions se sont efforcés de répondre, que la prévention m'a fait outrer la critique. Ce que j'ai souvent dit à Paris pour l'honneur des Lettres, M. de *Holberg* le dit au sein du Dannemark, & son sentiment ne sçauroit être suspect. Il va plus loin, & nous apprend qu'en méprisant la plupart des ouvrages Dramatiques modernes, il est l'écho de toutes les Nations, & que les Etrangers ont autant de dégoût pour nos Comédies du jour, qu'ils conservent d'admiration pour celles du dernier siècle. Un des Discours qui terminent le premier Volume a pour titre : « Le mauvais choix que l'on fait des esprits est cause que l'on voit dans les Charges tant d'hommes indignes de les posséder, & incapables de les remplir. » Je ne vois pas comment l'Auteur peut désirer que l'on employât chacun aux choses auxquelles il est propre, sans acceptation d'état, de naissance & de Religion. Il faudrait pour cela qu'il n'y eût dans le monde aucune distinction d'état, aucune

#### LITTÉRAIRE. 45

différence de Religion. Or tant qu'il y aura de la subordination parmi les hommes, on attachera une idée de considération à certains emplois, & les pères, qui en seront revêtus, chercheront à faire passer leurs avantages à leurs enfans. Il voudrait que le fils d'un grand Seigneur se fit Cordonnier ; la belle réforme ! Les états les plus honorables & les plus utiles exigent plus de connoissances & de probité que de génie. C'est dans la Littérature, dans les Beaux-Arts qu'il est ridicule qu'un fils s'obstine à entrer dans la même carrière que son père. On regarde le génie comme héréditaire ; c'est un des travers qui étoit réservé à nos jours. Mais nous voyons que pour bien écrire il ne suffit pas d'être né d'un grand Ecrivain. Il vaudrait beaucoup mieux, sans doute, que ces hommes qui veulent à toute force être Auteurs, eussent employé, dans d'autres états, la portion d'esprit ou de médiocrité qu'ils ont reçue de la Nature. Tel auroit été un bon Forgeron qui n'est qu'un Poète dur & boursoufflé.

Le premier Volume de ces Pensées Morales finit par un éloge de l'éducation

#### 46 L'ANNÉE

publique, que l'Auteur prétend, avec raison, être la plus avantageuse.

*Fragment d'un Discours.*

Le sentiment de M. de Holberg par rapport à l'éducation publique m'a paru bien développé dans un Discours qui m'est tombé entre les mains, & que M. de R\*\*\*\*<sup>5</sup> Lieutenant particulier du Bailliage d'Amiens a prononcé à sa réception dans l'Académie de la même Ville. C'est ainsi que l'Auteur y célèbre notre Ecole Militaire avec autant d'éloquence que de vérité.

« Ce moment qui nous rassemble, l'esprit qui nous anime, l'époque de cette Académie, tout m'engage à vous parler ici des établissemens utiles que la Paix a vu naître. Vous me prévenez, Messieurs, & vous pensez surtout à celui de l'Ecole Militaire, qui sera à jamais La gloire de notre siècle, & dont, la postérité la plus reculée sentira de plus en plus toute l'importance ; projet admirable, qui sous les yeux d'un grand Roi, & par les soins d'un grand Ministre, est confié à des mains dignes

LITTÉRAIRE. 47

de le remplir, & de le porter à sa perfection dès sa naissance. L'esprit philosophique, que le dernier siècle a vu naître, & dont nous allons recueillir les fruits, a détruit enfin le préjugé funeste qui faisoit regarder l'éducation de l'enfance comme un objet puéril, abandonné à des hommes vulgaires, sans éducation eux-mêmes. Par le mot *éducation*, je n'entends point, Messieurs, & vous êtes trop éclairés pour vous y méprendre, cette afféterie des manières, ce vernis du langage qu'on puise dans ce qu'on appelle le grand monde, & qui ne servent le plus souvent qu'à masquer des vices horribles, & qu'à présenter une vaine ombre de vertus. Donner de l'éducation, c'est enseigner de bonne heure aux hommes quels sont les fondemens de la société, les différens devoirs de parent, d'ami, de citoyen ; c'est leur faire sentir le véritable prix de la vertu, le témoignage pur & touchant d'une conscience irréprochable, & que le plus grand bonheur est d'être bien avec soi-même ; c'est leur inspirer, non point cette politesse de l'esprit, toujours ampoulée & fastueuse, qui s'é-

48 L'ANNÉE

puise en expressions & en tournures, mais cette politesse du cœur, cette sensibilité judicieuse, qui apprend à respecter les autres en se respectant soi-même ; c'est enfin la science la plus nécessaire, & j'ose le dire avec confiance, celle dans laquelle il nous reste le plus de découvertes & de progrès à faire. Il en est des premières impressions que l'on reçoit dans l'âge tendre, comme des traces formées d'une main légère sur un arbre naissant, qui croissent avec lui, s'étendent de jour en jour, & présentent dans sa maturité des traits profonds & ineffaçables. Que seroit devenue la Noblesse, cette portion la plus pure de l'Etat, si privée en France des principaux moyens de s'enrichir, elle n'avoit pas eu dans l'âge avancé une retraite proportionnée à ses services, & dans les premières années de sa vie une école digne d'elle. Louis fait revivre ces sages institutions qui rendoient publique à Lacédémone l'éducation des Guerriers, ces aziles d'une honorable indigence, sur qui veilloit sans cesse l'œil des Rois, & où l'on donnoit à la Jeunesse des Maîtres

LITTÉRAIRE 49

très-habiles, nommés par l'estime publique, récompensés par la sagesse du Gouvernement, qui enseignoient à la fois les Lettres humaines, les principes de la Morale, & les élémens de l'Art Militaire. Quoi de plus juste que ces hommes, nés

pour la défense du Prince & de l'Etat, soient élevés par les soins de l'Etat & du Prince ? Si le nom seul de quelques Régiment suffit pour inspirer la bravoure à des hommes obscurs, quels effets ne produira point dans des âmes à qui la valeur est héréditaire, l'honneur de devoir l'éducation & d'appartenir en quelque sorte à un Monarque qui a pris autant de Villes qu'il a fait de sieges, qui a remporté au tant de victoires qu'il a livré de batailles ? Héros lui-même, il ne peut former qu'une Ecole de Héros. »

*Vers à Madame BRISSART.*

On fait toujours, Monseur, beaucoup de vers de Société ; & il n'y a presque pas de Maison qui n'ait son Poète occupé à chanter le Maître & la Maîtresse, les Enfants, le Perroquet & le pe-

*Tome IV, C*

**290**

50 *L'ANNÉE*

tit Chien. On m'envoyé souvent de ces Poësies domestiques composées par des Rimeurs donc on n'a jamais entendu parler, pour des personnes que l'on ne connoit pas davantage. Parmi toutes ces pièces je ne fais attention qu'à celles qui me viennent d'Auteurs connus & qui renferment des éloges ingénieux, confirmés par la voix publique. Tels sont les vers que M. *Feutry* a adressés à Madame *BRISSART*, Fermière Générale, en lui envoyant l'Amarante d'or qu'il a reçue de Toulouose, pour le Prix de Poësie qu'il a remporté cette année à l'Académie des Jeux Floraux.

Si j'ai ravi l'immortelle Amarante,  
Si j'ai vaincu d'ambitieux Rivaux,  
Dans cette carrière brillante  
Vos regards seuls ont guidé mes travaux.  
Charmante EGLÉ, recevez-en le gagé.

C'est sans doute un bien foible hommage;  
En effet, cette fleur, si peu digne de vous,  
est le prix d'un Talent ;vous les possédez tous.

Je suis, &c. *A Paris ce 4 Juillet 1754*

1759 volume 5, Slatkin p.368

L'ANNÉE LITTÉRAIRE. ANNÉE M. D C C. LIV.  
OU

SUITE DES *Lettres sur quelques Ecrits de ce Temps* Par M. FRÉRON, des Académies  
d'Angers, de Montauban & de Nancy. *Parcere personis, dicere de vitiis.* MARTIAL.

TOME V

A AMSTERDAM. Et se trouve à Paris, Chez MICHEL LAMBERT, Libraire,  
rue & à côté de la Comédie Française,  
au Parnasse.

L'ANNEE

**LITTÉRAIRE.**

3 LETTRE *Suite des Pensées Morales du Baron de Holberg.*

Vous vous rappelez, Monsieur<sup>1</sup> que la singularité est la base de cet ouvrage.  
L'Auteur n'a point recherché ce qui étoit le plus vrai, mais ce qui choquoit le plus  
les idées reçues. C'est dans cette vue qu'il commence son second Volume par pré-  
tendre que les talens agréables sont un défaut dans un Prince & dans un Héros. Ce  
paradoxe est ici appuyé de quelques autorités au défaut de raisons. *Philippe*, Roi de  
Macédoine, disoit à son fils : N'avez-vous point de honte de chanter si bien ?  
*Senèque* en veut à *Scipion* d'avoir dansé, d'avoir soumis, à la mesure des  
instrumens ce Corps Militaire,

*Tome V. A*

4 L'ANNÉE

fait pour le triomphe : *Scipio triumphale illud ac Militare corpus movit ad numeros.*  
*Salluste* va plus loin, & fait un crime de la même chose à *Sempronie*, Dame Ro-  
maine. Le Baron remarque très-singulièrement que le reproche que l'on fait à ces  
grands personnages de l'ancienne Rome n'est point d'avoir dansé, mais d'avoir  
très-bien dansé; comme si la médiocrité dans quelque genre que ce soit pouvoir  
jamais être de la décence & de la dignité. D'après cette idée bizarre, il y aurait du  
mérite à danser sans grâce, à chanter sans goût, à faire mal des vers. Que de gens  
illustres !

Si un Prince ou un Général négligeoit les affaires importantes de son état pour  
se livrer uniquement à la culture des beaux Arts, ce seroit sans doute un  
très-grand défaut. Mais un talent de plus ne peut que faire honneur. *Néron* a été  
blâmé avec raison d'avoir voulu à toute force être Poète & bon joueur de flûte.  
Mais *Scipion* & *Louis XIV* étoient encore plus célèbres par leurs vertus que par  
leurs talens. Ceux de la danoise ne leur servoient que de délassemens. Le  
Philosophe *Senèque*, l'Historien *Salluste* & le Baron *de Holberg* me paroissent

LITTÉRAIRE. 5

avoir cru comme le vulgaire, qu'un grand homme devoir toujours être grave,  
austère & sombre. C'est de ce préjugé que *la Fontaine* s'est moqué avec cette

élégance & cette naïveté qui lui sont propres.

Monarque & Courtifans tout rit, & quant à moi  
Je n'en eusse donné ma part pour un Empire.

Qu'un Pape rie, en bonne foi  
Je n'ose l'assurer ; mais je tiendrois un Roi  
Bien malheureux, s'il n'osoit rire.

M. *de Holberg* est plus judicieux lorsqu'il parle du pouvoir que la coutume a sur les hommes. Il a recueilli à ce sujet, comme *Montagne*, plusieurs traits singuliers & conformes à son plan. Le P. *Lebo*, Jésuite, dans son voyage d'Abyssinie, dit que dans un canton de l'Afrique les Ambassadeurs, pour marque de distinction, sont bien battus par les Officiers du Roi. Ainsi les Soldats que l'on fait passer par les verges en Europe ont tous les honneurs d'un Ambassadeur Afriquain.

Voici un trait assez connu que le Baron présente d'une manière neuve : Les  
A iij

## 6 L'ANNÉE

Chinois pouvoient bien se soumettre à la rigueur du Gouvernement des Tartares ; mais quand il fut question de se faire couper les cheveux, ils préférèrent de se laisser massacrer, & aimèrent mieux *perdre la tête que les cheveux*.

M. *de Holberg* revient encore aux peines rigoureuses dont on s'est servi en matière de Religion ; il dit à peu près les mêmes choses que vous avez vues dans le premier Tome. Tout se réduit à cette belle maxime de *Platon* : *Pæna erranis est doceri*.

Le Baron, quoique Luthérien, reprend avec raison les abus de l'Eglise Prétendue Réformée, & observe que *les Réformateurs en vinrent à des Confessions de foi, qu'il fallut souscrire le fouet levé*. Il s'écarte bien-tôt des pensées ordinaires, & trouve que *l'erreur, après l'examen, est plus excusable que l'orthodoxie sans examen*. C'est dire précisément, qu'un homme que l'on auroit mis dans le bon chemin & qui y resteroit seroit plus blâmable que celui qui, après avoir examiné différentes routes, s'égareroit & choisiroit la plus mauvaise. Une chose qui vous surprendra

## LITTÉRAIRE. 7

Monsieur, c'est la manière dont le Baron parle de *Jules César*, ce Romain adoré des Nations mêmes qu'il avoit soumises, & estimé des plus fiers Républicains de son temps. M. *de Holberg* dément tous ces suffrages, & le met à côté de *Catilina*, que l'Histoire nous représente comme un assemblage monstrueux de quelques vertus & des plus grands vices. « *Catilina & César*, dit-il, étoient tous deux de méchants hommes ; tous deux cherchèrent à se frayer le chemin de la souveraineté par la ruine de la République. Mais comme tous deux n'eurent pas un bonheur égal & que leur entreprise eut un succès opposé, le premier est représenté comme un monstre, l'autre, au contraire est devenu l'ornement des Chroniques, & les plus grands Monarques se sont un honneur de porter son nom & de se faire appeler *Césars*. Si *Catilina* avoit été aussi heureux dans l'exécution de ses crimes, les mêmes Monarques se seroient fait un honneur de porter le nom de *Catilina* ; de sorte qu'au lieu de ce haut titre de *Majesté Césarienne*, on les appelleroit *Majesté Catilinaire*.  
A iv

## 8 L'ANNÉE

L'Auteur quitte un instant le paradoxe, quand il fait voir qu'une fortune brillante & une extrême indigence sont également deux écueils de la vertu. Vous sçavez, Monsieur, combien cette pensée a été rebattue. Tout ce qu'on peut dire là-dessus est renfermé dans une courte prière que cite le Baron, & qui se trouve dans les Proverbes, Vous y reconnoîtrez la sublime simplicité des Livres Saints.

« Seigneur, ne me donne ni pauvreté ni richessé; mais nourris-moi seulement du pain qui m'est nécessaire, de peur qu'étant rassasié je ne te renie & ne demande qui est l'Eternel, ou qu'étant appauvri, je ne dérobe & ne prenne envain le nom de mon Dieu. »

Le Baron rentre bien-tôt dans son plan paradoxal, & propose de renverser l'ordre des Collèges. Il trouve ridicule que ce soient les Professeurs qui interrogent les Ecoliers. Il voudroit que ces derniers montassent sur les bancs & interrogeassent au contraire leurs Maîtres, qui seroient bien plus en état de les fatiguer, & par-là de les instruire. Le bel emploi pour un homme d'un certain âge que d'être occupé toute une jour-

## LITTÉRATURE. 9

-née à répondre à toutes les questions qu'il preroiroit fantaisie à une troupe d'enfans de lui faire ! Comment peut-il entrer dans l'esprit que l'on apprenne une langue, seulement en interrogeant l'homme qui la sçait, & que cette méthode soit la meilleure & la plus courte ? Ajoutez qu'il faudroit autant de Professeurs que d'Ecoliers. L'Auteur original, qui voudroit que l'on prît des leçons de Géographie dans les rues de Paris & que l'on étudiât l'Histoire dans les Enseignes a droit de revendiquer cette idée.

Notre Moraliste prétend que c'étoit mode autrefois d'appeller les Professeurs en Droit *Responsores*. Mais on n'a jamais donné ce nom qu'aux fameux Jurisconsultes que l'on consultoit sur des affaires particulières. Il étoit évidemment nécessaire de leur exposer les circonstances pour les mettre en état de donner leurs décisions.

L'Auteur a une manière Singulière de présenter ses pensées politiques. « Il est aussi dangereux, dit-il, de faire par les loix des expériences dans un Etat, que d'en faire sur le corps humain par des Médecines. »

A v

## 10 L'ANNÉE

Comme le titre de son Livre lui permet de parcourir sans aucun ordre tous les sujets, il passe de la politique à l'amour, & nous rend compte des raisons qui l'ont engagé à garder le célibat. « Lorsqu'un homme est dans l'âge de goûter les douceurs du mariage, il ne se trouve pas en situation de nourrir une femme, & lorsqu'il se voit en état de la nourrir, il ne sent que les incommodités que le mariage entraîne après soi. Lorsqu'on a le desir on ne possède rien, & lorsqu'on possédé on n'a plus de plaisir.

Le Baron s'élève avec raison contre les ingrats. Je ne vois pas pourquoi il regrette cette loi de Perse, qui les soumettoit à la vengeance publique. *Xenophon* fait à la vérité mention d'une pareille loi ; mais il n'en rapporte point les termes. Il y a tout lieu de croire qu'elle ne regardoit que ceux qui injurioient ou frappaient leurs bienfaiteurs; & dans ce cas la même chose se pratique encore parmi nous : on y

punit très-sévèrement dans ces circonstances Mais il seroit aussi ridicule de vouloir, par la crainte des supplices, obliger à la reconnaissance qu'à toutes les autres vertus.

LITTÉRAIRE. 11

Si M. de Holberg traite les ingrats avec tant de rigueur, il montre, en revanche, beaucoup de douceur & d'humanité à l'égard des hérétiques. Cet esprit de tolerantisme, qu'il porte souvent trop loin, se présente sans cesse, dans son ouvrage sous différentes faces ; & cette seule pensée morale occupe les trois quarts de ses deux Volumes. Il l'a quelquefois exprimée d'une manière assez heureuse. « Il est, dit-il, aussi impossible de réduire un Incrédule par la force, que de mettre en fuite une armée par des argumens de Logique. »

Je trouve enfin un paradoxe ingénieusement établi, &, ce me semble, intéressant. Jusqu'à présent on a pensé que le rapport des humeurs, des caractères, formoit les liaisons de l'amitié. M. de Holberg soutient, au contraire, que l'antipathie naît de la conformité des inclinations, des tempéramens & la sympathie de leur différence. Un homme très-lent a besoin d'un ami très-vif, qui le fasse sortir de sa léthargie ; & ce dernier a besoin d'un ami flegmatique qui lui passe ses vivacités. Tous les rapports, soit d'états, soit de caractères, sont autant de raisons d'inimitié. Le vice que  
A vj

12 L'ANNÉE

l'on a est souvent celui que l'on haït le plus dans les autres ; plus un homme est vain, moins il peut supporter la vanité d'autrui, qui choque la sienne. Les ambitieux se traversent dans leurs projets & ne sçauroient manquer de se détester. C'est ainsi que M. de Holberg se sert de l'amour propre contre l'amour propre même. Il pense que l'on se pardonnerait plus volontiers si l'on pouvoit une bonne fois se persuader que les hommes, que nous regardons comme nos ennemis, sont précisément ceux qui nous ressemblent le plus par le caractère.

Après des vues si pures, on ne devoit pas s'attendre que le Moraliste Danois allât renouveler les sophismes odieux de M. de Manneville, & avancer que *la discorde est plus utile aux hommes que l'union & la concorde*. « Si les hommes, ajoute-t-il, s'appliquoient à faire le bien, il n'y aurait à leur souhaiter que la concorde ; mais puisque la plupart sont enclins au vice, il vaut mieux qu'ils vivent desunis. » Ce raisonnement tombe de lui-même. Quand on supposerait que les hommes fussent aussi méchans que les fait M. de Holberg, ce, seroit encore un avantage qu'ils

LITTÉRAIRE. 13

vécussent dans l'union. Ils auraient moins d'occasions de développer tous leurs vices. Mais où prend-on que la Nature ait des penchans si cruels ? Elle nous porte plutôt à la conservation de notre être qu'à la destruction de l'humanité. Le Baron de Holberg, en parlant de nos histoires, fait voir qu'il ne connoît ni les Historiens François ni la France. On pourroit même dire qu'il ne connoît pas mieux sa nation. « Il n'a jamais été d'usage en Allemagne, dit-il, ni dans le Nord, que les grands hommes ayent écrit ce qui s'est passé de leur temps : ce qui est cause que nous n'avons presque dans nos histoires que des Gazettes. Je pronostique que dans

la suite il en sera la même chose en France, parce qu'aujourd'hui les grands Généraux & les Ministres d'Etat ne se mêlent plus d'écrire, & abandonnent cela au Peuple, au lieu qu'il y a eu. dans le dernier siècle des *Mémoires de Villars, de Vendôme, de Barwick.* » Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un siècle où les grands hommes de guerre ayent été plus lettrés que dans le nôtre. Les Mémoires qu'ils dressent ne paroissent

#### 14 L'ANNÉE

sent pour l'ordinaire qu'après leur mort. *Je pronostique*, moi, que l'on aura des matériaux plus certains, mieux écrits & en plus grand nombre sur l'histoire de nos jours que sur celle des siècles passés. Si les ouvrages dont parle notre Baron sont célèbres, ce n'est point par le style. Peut-on avancer que l'histoire d'Allemagne est abandonnée au Peuple ? Le plus beau morceau de cette histoire est l'ouvrage d'un Prince, *M. de Holberg* traite plus favorablement l'Angleterre. Elle seule, si on l'en croit, peut produire de bons Historiens. Cependant c'est *Rapin Thoyras*, c'est un François qui est regardé, même à Londres, comme le meilleur de tous ceux qui ont entrepris d'écrire les révolutions Angloises

Le Baron examine quelles sont les loix de la véritable amitié. Elle ne sauroit obliger à manquer à ce qu'on doit à sa patrie & à soi-même. Un ami de *Rutilius Rufus* lui disoit : « A quoi me sert votre amitié, puisque vous ne voulez pas faire ce que je vous demande ? » *Rutilius* répondit : « Et de quelle utilité m'est la vôtre, si vous me demandez une chose que je ne dois pas faire ? » *Thémistocle* disoit au Poète Simonide,

#### LITTÉRAIRE. 15

qui voulait l'engager à commettre une injustice : « Toutes les fois que vous péchez contre les règles de la poésie, vous cessez d'être bon Poète ; de même, quand je fais quelque chose contre la loi, je cesse d'être bon Juge. »

*Chilon* avoit à juger son ami. Pour concilier les devoirs de l'amitié & ceux de son état, il le condamne & sollicite ensuite les autres Juges, de manière que le plus grand nombre l'absout. *Aulu-gelle* fait l'éloge de cette conduite. *M. de Holberg* croit que *Chilon*, en sollicitant, a trahi son état & commis une injustice. Blâmer un homme d'avoir demandé la grâce d'un ami coupable, c'est ne pas connaître les droits de l'amitié. *Chilon* auroit peut-être mieux fait de solliciter seulement, & de ne pas juger.

*M. de Holberg* n'est pas favorable à la Musique Italienne, que l'on sçait être la seule à la mode en Allemagne & dans le Nord, & qu'il compare, à juste titre, aux ouvrages modernes.■ Il en est, dit-il, des écrits comme de la Musique de nos jours, où l'harmonie & la douceur naturelles ont été obligées de faire place à l'art. Les pointes & les

#### 16 ANNÉE

*Concetti* sont les défauts ordinaires que l'on a reprochés dans tous les temps aux Italiens, & qui défigurent également leurs symphonies & leur Littérature. Voilà, Monsieur tout ce qui m'a paru mériter quelque attention dans les longs Commentaires que le Baron *de Holberg* a donnés sur les Epigrammes Latines. Il n'a point imité l'élégante précision de *la Bruyère*, qui doit servir en ce genre de modèle à toutes les Nations. Le Moraliste Danois auroit pu se réduire à quelques pages.

On trouve dans toutes ses Pensées à peu près ce qu'il falloit dire, mais toujours beaucoup plus qu'il ne falloit. On y remarque une affectation de singularité, qui est sur-tout déplacée dans un ouvrage de morale, dont la vérité doit être le seul objet. Il approuve *Antisthène*, qui se voyant loué par le Peuple., s'écria : *Quel mal ai-je donc fait ?* D'après cette idée M. de *Holberg* a du être bien content. Il ne s'est point vu loué de la multitude.

## LETTRE II

*Lettre à M. Fréron sur un Article d'un Journal Anglais, concernant le Baron de Holberg.*

JE viens de lire, Monsieur, dans un des papiers publics qui nous viennent d'Angleterre, un article assez intéressant qui a pour titre : *Recherches sur l'état présent des Belles-Lettres en Europe*. Ce que l'auteur dit des différentes  
AN. 1759. Tome VIII. B

### 26 ANNÉE LITTÉRAIRE.

Monarchies & Républiques qui composent cette partie de notre globe, est juste & connu de tout le monde. Mais ce qui regarde le Dannemarck & le Baron *de Holberge* est dépourvu de vérité. Voici comme on s'exprime à ce sujet. L'histoire des Lettres en Dannemarck est renfermée dans, la vie d'un seul homme. Elles commencèrent & cessèrent de fleurir avec le fameux Baron *de Holberg*. Ce Baron est peut-être un des hommes les plus extraordinaires qui ait fait honneur à ce siècle. Quoique fils d'un Sentinelle, il eut de l'ambition. Elle le porta à apprendre à lire. Il y réussit sans le secours d'un maître. La mort de son père lui enleva toutes ses ressources ; il se vit, à l'âge de neuf ans, exposé à la plus affreuse misère. Ni son état, ni sa jeunesse, rien ne put le décourager. Il prit la résolution de continuer ses études. Il alla d'école en école, & mendia, pour ainsi dire, son éducation, en demandant son pain. A l'âge de dix-sept ans, au lieu de choisir une de ces occupations qui convenoient à sa pauvreté, il prit le parti de quitter la Norwège, où il étoit

### ANNÉE 1759. 27

né, pour se rendre à Copenhague. Il s'y soutint en enseignant le François, sans néanmoins négliger de s'instruire de tout ce qu'il ne sçavoit pas. Il employoit à cet effet l'argent qu'il pouvoit épargner. Il étoit avide de science, & apprenoit avec facilité : aussi parvint-il au but où il vouloit arriver. L'utilité des voyages n'échappa point à ses réflexions. Le monde lui sembla un théâtre digne d'être parcouru. Sans argent, sans amis, sans recommandation, il entreprit de faire le tour de l'Europe à pied. Une assez belle voix, secondée par une légère teinture de Musique, lui tint lieu de fonds. Le jour il marchoit, & le soir il chantoit aux portes des cabanes des païsans, qui le logeoient par charité. C'est ainsi que *Holberg* traversa la France, l'Allemagne & la Hollande. A son arrivée en Anglererre, il trouva moyen d'entrer dans l'Université d'Oxsord, où il resta deux ans à enseigner le François & la Musique. Il y fit aussi son *Histoire Universelle*, le premier & le moins bon de ses ouvrages. Il prit alors le parti de retourner à Copenhague, où il fit ufage de  
Bij

### 28 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

toutes les connoissances qu'il avoit acquises dans ses voyages. L'esprit qu'il sçut mettre dans ses productions, lui gagna bientôt la réputation qu'il méritoit. Il fut

comblé de faveurs. Le Roi l'ennoblit & l'enrichit. Ainsi l'opulence & l'estime générale succédèrent à la misère & au mépris qu'il avoit essayés dans le commencement de sa vie. Nous avons de lui dix-huit Comédies. Celles qui sont écrites en Danois passent pour être excellentes; les autres qui le sont en François ont aussi leur mérite. »

C'est avoir, Monsieur, bien peu de çonnoissance de la Littérature Danoise que de la réduire au seul Baron *de Holberg*. Il est vrai que c'est un des meilleurs écrivains que le Dannemarck aie produit ; mais il y en avoit dans ce païs même de son temps, beaucoup d'autres qui faisoient honneur aux sciences, aux Lettres & à leur patrie. Je pourrais vous en donner une liste assez considérable, pour peu que vous en fussiez curieux. Les détails dans lesquels l'auteur Anglois est entré au sujet du Baron *de Holberg* lui-même, ne sont pas moins fautifs. Le Baron étoit fils d'un Colonel au

#### ANNÉE 1759. 29

service de Dannemarck, qui se distiigna dans la dernière guerre de Norvège. La mort le lui enleva à la vérité de bonne heure ; mais il ne fut point pour cela réduit à une extrême misère. Avec les commencemens d'une bonne éducation, il fut mis dans les troupes en qualité de Cadet. Il se dégoûta bientôt de son état, &, avec quelques secours de la part de ses parens, il entra dans l'Université de Copenhague, où il se perfectionna dans la langue Française, qu'il alla ensuite enseigner à Chistiansand en Norvège. Il entreprit après cela ses voyages, mais avec un peu plus d'aisance que ne le prétend le Journaliste. Il est surprenant que cet écrivain se soit trompé si grossièrement. Il ne connoît pas sans doute la vie de cet illustre auteur écrite en Latin par lui même. Ajoutez à cela que le Baron est mort Feudataire de la Couronne. Sa Majesté Danoise avoir érigé ses terres en Baronie.

L'Anglois ne fait mention que de dix-huit Comédies du Baron *de Holberg*, au lieu de vingt-cinq qui composent son Théâtre Danois. De tous ses autres écrits, il ne nomme que sa petite-

#### 30 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Histoire Universelle*, publiée en Latin y qui ne forme qu'un volume *in-8°*, & qui est peu de chose, tandis que M. *de Holberg* a publié une foule d'autres ouvrages bien plus intéressans à tous égards. Je me contenterai de citer son *Histoire de Dannemarck* en trois volumes, son *Droit Public* de cette Monarchie en un volume, son *Histoire des Juifs* en deux volumes, son *Histoire Ecclésiastique* en deux volumes, tous *in-quarto*. M. *de Holberg* s'est encore distingué parmi ses compatriotes dans la partie de la Morale & de la Satyre ; de sorte qu'il mérite, en quelque façon, le nom de *Swift* du Nord. Nous avons de lui dans ce genre une *Introduction au Droit de la Nature & des Gens*, des *Pensées Morales* en deux volumes, quatre volumes *d'Epîtres*, un *Voyage Souterrein*, dans le goût de *Gulliver*, publié en Latin sous le titre d'*Iter Subterraneum Nicolai Klimii*, un Poème Héroï-Comique, enfin des Fables, outre plusieurs autres écrits moins considérables. Vous ajouterez, Monsieur, d'autant plus de foi à ces particularités, que je les tiens de M. *Hubner* qui compte le Baron *de Holberg* parmi ses maî-

#### ANNEE 1759. 31

tres, qui en a été ensuite l'ami, & qui est actuellement son successeur au Consistoire de Copenhague. Vous avez parlé avantageusement de M. *Hubner* à l'occasion du *Politique Danois*, & d'une *Histoire du Droit Naturel*, dont il est auteur. Nous aurons incessamment de lui un autre ouvrage bien important qui traite de la *Saisie des Bâtimens Neutres*.

Je comptois me borner, Monsieur, à ces éclaircissemens sur le Baron de *Holberg*...